

Drari

Masculinités de quartier

«Je ne dois rien à personne, si ce n'est à Dieu, ma mère, mes enfoirés, moi-même et mes frères.»
(**Fonky Family, Flics, filles, descentes**, 2001)

«Un Sami (qu'on appelle à tort un Lapon) est arrêté au bord d'une rivière. Il refuse de partir. Au policier qui lui demande pourquoi il s'entête, il répond: "Ce lieu fait partie de moi."». (**Arne Naess**, 2017)



«On ne naît pas homme, on le devient»¹. Instauratrice du tournant des *masculinities* à partir des années 1985 dans la littérature anglo-saxonne, Raewynn Connell promeut une investigation théorique et empirique qui ne réduit pas les «hommes» à une classe sexuelle. Au contraire, le masculin est tant à considérer sous cet angle comme un résultat – celui des rapports inégalitaires de genre structurels – qu'à spécifier selon les formes prises dans les contextes différents. Toujours évolutif, l'agencement historique des masculinités s'effectue et se renouvelle ainsi non seulement suivant les époques mais aussi indissociablement d'avec les oppressions de classe et de race. C'est à cette dernière exigence intersectionnelle², le souci de croiser les rapports sociaux, que mon étude des jeunesses masculines populaires à Bruxelles³ cherche à se plier, sur un terrain d'enquête où la virilité se construit aux confins de la masculinité "hégémonique"⁴. Pour Connell – dont j'emprunte ici le cadre analytique –, il s'agit d'une «pratique de genre visant à assurer la perpétuation du patriarcat et la domination des hommes sur les femmes» mais qui dès lors définit en creux la «masculinité "marginalisée" placée sous son emprise ou sa dépendance.»⁵.

Les frontières d'une masculinité «marginalisée»: le quartier

La référence au quartier relève du registre émique⁶ («t'es où? au quartier!»), et l'entité renvoie d'abord dans le langage juvénile au microcosme physique d'évolution des adolescents de sexe masculin (en bas des *Blok* de logements sociaux et aux alentours). Mais pris comme monde culturel au sens initié dans le champ des *cultural studies*, il désigne plus largement une subculture, un style de vie populaire, la communauté de vie des *drari* (littéralement *enfant* en arabe et, par extension, les bandes de garçons). *Quartier* et *drari* sont des termes consubstantiels, en relation de définition mutuelle. C'est le milieu où l'on naît, où l'on est engagé avec des affects, attachements et appartenances, qui ancre les

1. Je remercie Victoire Tuailon à qui j'emprunte cette formule, utilisée dans les quelques lignes d'introduction du podcast *Les couilles sur la table* consacré à toute une série d'aspects des masculinités contemporaines. <https://www.binge.audio/category/les-couilles-sur-la-table/>

2. CRENSHAW K., «Cartographies des marges: intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur», *Cahiers du Genre*, 2005/2 (n° 39), pp. 51-82.

3. Voir la parution Maryam KOLLY, *Diplomate au pays des jeunes*, Academia, LLN, 2019.

4. Le terme est inspiré du concept d'hégémonie d'Antonio Gramsci et de l'idée de la dynamique culturelle à travers quoi s'établit le *leadership* et, ici, la hiérarchisation hommes/femmes au principe du patriarcat. L'accent sur le rôle de la culture – et, en l'occurrence pour Connell, l'accent sur le modèle de masculinité qu'une société va glorifier – est central à la démarche de Gramsci qui place l'idéologie au cœur de son analyse néomarxiste.

5. CONNELL R., *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Amsterdam Editions, 2014, p. 11. (Édition établie par Meoïn Hagège et Arthur Vuattoux).

6. En anthropologie et, plus spécifiquement, dans l'ethnographie, le terme «émique» renvoie au point de vue interne, aux catégories de pensée, registres discursifs, terminologie, représentations propres au groupe lui-même que décrit l'enquêteur.

individus d'abord enfants puis adolescents. L'interconnaissance y est dense. Les enfants, filles et garçons, se retrouvent les fins d'après-midi à l'école de devoirs, jouent entre ami-e-s, cousin-e-s sous le regard attentif de mères, tantes, d'autres parents de la famille ou encore de voisin-e-s lors des fêtes de quartier organisées par les a.s.b.l et/ou les autorités communales. Adolescents, le décor change, les socialisations genrées consacrent l'occupation masculine de l'espace public au détriment du féminin. On fréquente les activités communales sportives et culturelles. A travers les yeux de l'adolescence, le *quartier* se perçoit progressivement surtout comme un lieu où l'on grandit en faisant face à une double structure d'opportunité/de réussite: l'école et le délit. Les jeunes hommes en devenir se disent (plus ou moins explicitement) qu'ils réussiront à l'école ou à défaut d'une perspective réjouissante à ce niveau-là, réussiront peut-être en s'adonnant aux activités délictueuses. Si les carrières délinquantes ne se soldent que très peu souvent positivement – en effet, elles signent plutôt des disruptions décisives dans toute vie scolaire viable – cet horizon reste pourtant opérant en guise de réponse à la question de savoir comment s'en sortir.

Car la violence de l'institution scolaire est incorporée dans l'expérience des garçons (faite de micro-humiliations, incompréhensions, d'échecs répétés et de sentiments d'injustice), à l'intérieur de larges pans du paysage scolaire s'apparentant à un champ de ruines: dualisation et ethnostratification des établissements, relégation avec orientation précoce et subie dans les filières techniques et professionnelles, exclusion systémique, pratique d'échanges d'exclus entre directions, racisme intrascolaire, etc.⁷ Dans ce paysage dévasté de l'Ecole, la présence continue d'acteurs étatiques (assistan-te-s sociaux/sociales, psychologues, médiateurs/médiatrices, éducateurs/éducatrices de rue, délégué d'aide à la jeunesse, etc.) ancre le modèle d'un Etat social-sécuritaire⁸ alliant la surveillance « soft » et le mandat intégrateur au sein duquel les intervenant-e-s essaient de construire des entre-deux viables pour la pratique professionnelle⁹. En outre, à côté de la socio-surveillance, la confrontation d'avec la prévention situationnelle (les patrouilles régulières d'agents de la prévention) ainsi qu'avec les violences policières (abus de contrôle, délits de faciès, etc.) fait partie de la socialisation obli-

gée des jeunes hommes présents sur l'espace public, ce, dès le plus jeune âge.

Corps vulnérables, corps protecteur

Le théoricien franco-algérien Abdelmalek Sayad introduit dans les années 1970 une sociologie de l'Etat, en rupture d'avec les analyses précédentes, qui analyse l'« immigré » comme signal de la présence du non-national, distillant le trouble dans l'ordre, la complétude et l'accomplissement nationaux. La pensée d'Etat¹⁰ repose pour l'auteur sur une dialectique au principe d'une « double reconnaissance mutuelle »: l'Etat reconnaît les nationaux comme les membres de son « corps » et ces derniers se reconnaissent dans l'Etat. En contrepoint de Sayad lorsqu'il affirme que le pôle d'identification étatico-national laisse aux marges les garçons descendants de migrants des milieux populaires, on dira que le quartier est la production positive, salvatrice, d'une localité clé pour la survie sociale de ses membres. Tandis que les corps individualisés des « garçons arabes »¹¹ sont ultra-vulnérables dans l'espace public (de l'école au local quadrillé), le corps communautaire du *quartier* – qui inclut les pairs et la famille – entoure ces derniers en leur faisant du bien. Le *quartier* offre aux jeunes une enveloppe maternelle de substitution, en remplacement de la protection du manteau étatique et du sentiment de sécurité qu'il assure aux citoyens membres du corps national.

Ce lieu concentre la conscience collective d'une condition commune et, par voie de conséquence, amène des relations de loyauté parmi les

7. SACCO M., SMITS W. & KAVADIAS D., « Jeunesses bruxelloises: entre diversité et précarité », *Brussels Studies*, n° 98, Notes de synthèse (25 avril 2016), en ligne, <http://journals.openedition.org/brussels/1339>, consulté le 18 février 2017. Dans cet article, on trouvera les références à une foule d'autres travaux dédiés.

8. REA A. & NAGELS C., *Jeunes à perpète. Génération à problèmes ou problèmes de générations?*, Bruylant-Academia, 2007, pp. 118-120.

9. KOLLY M., « Introduire du possible dans les métiers impossibles? » in STENGERS I. et Debaise D. (eds), *Gestes spéculatifs*, Presses du Réel, Paris, 2015, pp. 215-230.

10. SAYAD A., « Immigration et "pensée d'État" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 129, septembre, 1999, pp. 5-14.

11. GUÉNIF N. & MACÉ E., *Les féministes et le garçon arabe*, L'Aube, 2004.

pairs: on observe qu'un tel est *tombé* (a été incarcéré), qu'un camarade de classe a décroché de l'école, qu'à l'inverse tel autre s'en sort très bien dans son itinéraire scolaire. Tout en observant, on n'oublie pas que les parcours sont des potentialité de destins à partir de cette condition commune. Aussi, attend-on des carrières de réussite scolaire qu'elles ne se soldent pas par un déni du quartier («*je ne vais pas nier les potes parce que je réussis à l'école...*»). Le processus de mobilités sociales inégales (et les risques de trahison qu'il peut engager) se traduit au niveau discursif par le couple terminologique *drari/flamands* – en écho au couple conceptuel de Raewyn Connell, masculinité "marginale" vs. masculinité "hégémonique". Ensemble, ces mots dessinent la configuration sociétale issue des rapports de force, termes-vases communicants, ils distribuent bénéficiaires de privilèges et victimes de discriminations systémiques. Le *flamand* qui va sans dire qualifie tant des individus néerlandophones que non-néerlandophones¹² représente le masculin dominant (à quoi/auquel on n'appartient pas), le bourgeois, la domination de classe, la possession d'un capital économique/culturel élevé, le *Blanc*, les privilèges de race, le raciste. Celui-ci se décline dans les sous-contextes singuliers. D'abord, à l'école où le *flamand* est le bon élève, le fayot, l'étudiant obéissant, le délateur auprès de l'enseignant, aux antipodes de la «culture anti-scolaire». Ensuite, dans la rue/le groupe de pairs où le *flamand* est la *balance*, le dénonciateur, celui qui «*ne sait pas se battre*» ou qui «*ne défend pas ses potes en cas de problème*», qui n'a pas le sens de la répartie/la *tchachte* (ce qui revient à ne pas savoir se battre dans le domaine langagier, le *battle* étant au principe des cultures urbaines et du rap). Enfin, au sein de la famille où le *flamand* est l'indi-

Le quartier offre aux jeunes
une enveloppe maternelle de substitution,
en remplacement de la protection
du manteau étatique et du sentiment de
sécurité qu'il assure aux citoyens
membres du corps national.

vidualiste, celui qui n'est pas généreux, n'a pas le sens du clan ou du collectif. Sur base de la racine *flamand*, un champ sémantique plus étendu intègre les dérivés *flamanisé* et *flamanisation*. L'ensemble d'expressions se rapporte alors au phénomène d'outsiderisation, avec une connotation humoristique («*arrête de faire le flamand!*»): il est question de s'éloigner du milieu et de l'ancrage du *quartier*, de ses codes et modes d'existence («*se mettre à parler comme un flamand*», sortir de l'ordre religieux prescriptif, etc.).

En bref, ces termes dérivés décrivent a *contrario* les loyautés à son territoire, le fil qui relie au quartier («*faut savoir d'où on vient*»).

Entre pairs et mères

La masculinité "marginale" étant dans une relation de dépendance et d'infériorité d'avec le modèle hégémonique, la détention du pouvoir économique-institutionnel et du monopole culturel par les représentants de celui-ci est symétrique à la marginalisation des garçons des milieux populaires. Dans la perspective d'analyse que j'adopte, l'idée est de dire que le corps communautaire protecteur du *quartier* incluant les pairs et la famille se substitue au corps étatico-national. Or, dans l'articulation spécifique de la masculinité "marginale" qui prévaut s'agissant des jeunes bruxelloises populaires, une contradiction est à l'œuvre – qui est due précisément aux jeux de va-et-vient entre les composantes coextensives du *quartier* que sont les pairs et la famille. D'une part, l'injonction familialo-religieuse à travers le *din* – religion en arabe – interdit le «*sexe comme haram*» (illicite, dans les relations prémaritales y compris pour les garçons) et, d'autre part, l'injonction des pairs prône le consumérisme sexuel comme faire-valoir (au détriment du *love love*, comportement amoureux indexé négativement). *Pas de sexe vs. que du sexe*.

Le *din* constitue en effet un horizon normatif, quoiqu'idéal, pour les actes individuels (caractérisés de *haram/halal*, d'illicites/de licites) mais en

12. Voir aussi au sujet de ce terme: JAMOULLE P. & MAZZOCCHETTI J., *Adolescences en exil*, Academia/L'harmattan, 2012.

ce qui concerne plus particulièrement les contours moraux du *quartier* qui m'intéressent ici, il fait office de liant communautaire. Dans un continuum d'avec cette conscience d'une condition commune, le *din* justifie l'entraide et la solidarité à la façon d'un socialisme («*même celui qui se livre au délit, quand il a le din, c'est pas la même chose, il va aider la madre avec ses courses*»), assure l'inscription dans la ligne intergénérationnelle, l'héritage mémoriel et le respect des aînés, consacre l'immensité de Dieu par rapport à la pauvreté ontologique l'individu (même si ce principe se superpose de manière paradoxale avec le consumérisme juvénile néolibéral).

Les corps des garçons sont ainsi pris en étau entre les mères/les pères et les pairs¹³, deux inputs contraires du *quartier*. Cette régulation poly- voire cacophonique de l'identité des hommes n'est pas sans créer des déséquilibres pour eux-mêmes et dans leurs relations aux femmes, ces dernières leur reprochant leur usage différentiel du prescrit religieux de l'abstinence – en principe valable pour les deux sexes¹⁴.

Il n'empêche que, en même temps que la hiérarchisation de genre est contestée (par les mères, les sœurs, les filles), elle n'est pas dissociée du corps protecteur communautaire, de la conscience de la condition commune partagée par les hommes et les femmes, de l'inscription de la masculinité "marginalisée" dans les frontières du *quartier*. C'est ainsi que la mobilisation contre les violences policières sera portée, par exemple dans la commune de Saint-Gilles, par un *collectif de Madre*¹⁵ qui a expressément pour vocation la protection des enfants (les siens et ceux en situation homologue). Autre illustration: les *Bledarte* (*collective of colored women*, femmes bruxelloises bilingues issues de l'immigration) lançaient une conférence fin septembre 2019 intitulée «Contrôle au faciès abusifs: qu'en est-il de la santé mentale de nos frères?»¹⁶. Les scènes se multiplient en effet où la «mère» advient – en dehors de son *caring* dans le noyau nucléaire reproductif – en véritable sujet politique de lutte, articulé en tant que tel, en faveur des garçons discriminés dans l'espace public. Epousant une logique similaire de politisation du lien familial (et du lien religieux sous-jacent, à la base de la formation communautaire), la sororité constituera dans l'autre exemple susmentionné¹⁷ le critère

de l'engagement et des revendications relatifs à l'amélioration de la condition masculine en contexte populaire.

* * *

Il est indispensable pour l'étude des jeunes masculines à Bruxelles d'instruire le dossier des masculinités avec des outils d'analyse qui n'ignorent pas les enjeux de classe et de race. C'est à cet objectif que répond, ici, la convocation de la notion de masculinité "marginalisée" de Connell. A la lumière de ce cadrage, on a vu que le *quartier* place un groupe d'hommes dans des relations verticales de filiation vis à vis des pères, des mères, jusqu'aux sœurs, membres du groupe d'appartenance de la famille – avec le background du *din* – et place ceux-ci parallèlement dans des relations horizontales vis-à-vis des pairs, à l'égard de qui se vivent tantôt des sentiments de loyauté tantôt des risques de trahison, en toile de fond de la double structure d'opportunité de l'école et du délit expérimentée communément. Vertical et horizontal, ces vecteurs sont ceux d'une dette envers la communauté institutive du (corps du) *quartier*.

Maryam KOLLY
(maryam.kolly@usaintlouis.be)

Sociologue, Université Saint Louis
Co-coordinatrice de la formation «Sciences sociales et religieuses: l'Islam dans le monde contemporain»

13. Le passage du statut de pairs à celui de pères est consacré par l'idée «*qu'on se range, entre dans la vie de padre et qu'on arrête de gsar (s'amuser)*».

14. Les contradictions des garçons n'échappent en effet pas aux filles, ce qui donne lieu à des discussions et polémiques intra-communautaires (les jeunes femmes leur reprochant, par exemple, de lire une «*édition spéciale garçons du Coran*»).

15. <http://www.liguedh.be/uneus-cow-boys-de-proximite/>. A partir de l'initiative d'une mère, Latifa Elmcabeni, se crée le *Collectif des Madre* avec d'autres mères qui œuvrent à l'amélioration de la condition masculine juvénile: une action remarquable du collectif consiste dans le recueil de témoignages et l'organisation d'interpellations communales au sujet des dérives de la police de proximité UNEUS de la Zone Midi (objet d'un rapport du Délégué des Droits de l'Enfant - DGE, 2018).

16. <https://www.facebook.com/events/354184825487354/>

17. Ce rôle pris par les «mères» et les «sœurs» s'exemplifie dans l'Hexagone également: voir entre autres *La marche des Mamans* (au slogan: *Pour l'amour de nos enfants*) <https://www.facebook.com/marche17mars/posts/676483472868484/>, l'engagement d'Assa Traore à travers le *Comité vérité et justice pour Adama*.